SEPTEMBRE 1910 TROISIÈME SÉRIE N° 9

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

Fondée par le Dr PAPUS en 1890

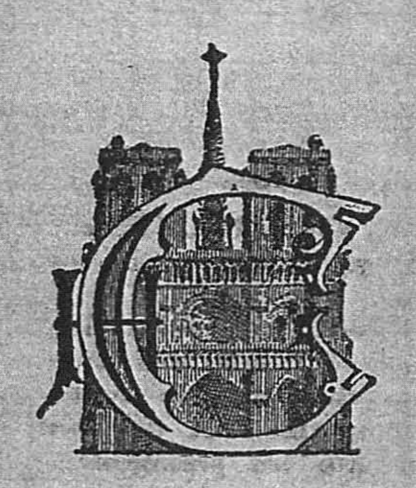
VINGTIÈME ANNÉE

Prix du Numéro . . . . . . 0.50 | Abonnement unique. 5 fr. par an

Directeur : SÉDIR

Principaux Collaborateurs :

F.-Ch. BARLET, Jules BOIS, Ernest BOSC, Gaston BOURGEAT, Jacques BRIEU
R. BUCHERE, Léon COMBES, Dr GASPARD, A. GAUDELETTE, PHANEG
GRILLOT de GIVRY, Abel HAATAN, L. de LARMANDIE, Albert JOUNET
P. de REGLA. TANIBUR ,JULEVNO, KADOCHEM, L. LE LEU, Dr PAPUS
Paul REDONNEL, Léon RIOTOR, A. de ROCHETAL, Ely STAR, TIDIANEUQ
A. ROUGIER, Han RYNER, Gaubert SAINT-MARTIAL, J. WILLIAMS, Os. WIRTH.



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHEQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS (Ve)

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

LA PHILOSOPHIE OCCULTE

DE

HENR. CORN. AGRIPPA

CONSEILLER ET HISTORIOGRAPHE
DE L'EMPEREUR CHARLES V.

Divisée en trois Livres

et traduite du Latin.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DU QUATRIÈME LIVRE
ET DE DIVERS AUTRES TRAITÉS

Précédée d'une étude sur la vie et l'œuvre d'AGRIPPA
et ornée d'un portrait inédit de l'Auteur.

Deux beaux volumes in-8 carré de près de 500 pages, sur papier bouffant, composés en caractères elzévir avec titres en rouge et lettres ornées, avec des figures magiques et des tableaux kabbalistiques hors et dans le texte.

En souscription : **12** fr. — A l'apparition : **15** fr.

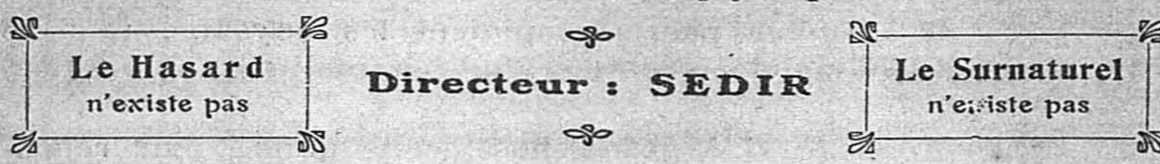
La **PHILOSOPHIE OCCULTE** est divisée en trois livres comprenant : le **premier**, 74 chapitres ; le **second**, 60 chapitres, et le **troisième**, 65 chapitres.

Le **premier livre** prend son point de départ dans l'étude des éléments et s'élève ainsi jusqu'à l'étude des trois mondes et des correspondances analogiques, base théorique de toutes les études de science occulte. La théorie des sympathies et des antipathies est longuement développée pour aborder ensuite les premiers principes d'astrologie. Les influences astrales sont décrites dans plusieurs chapitres (chap. 30 à 38) ; puis un chapitre (chap. 39) est consacré à la théorie de l'auteur sur le monde divin ou théurgie et nous abordons avec les chapitre 40 et suivants les considérations sur le monde physique et l'usage magique des substances qu'il fournit. L'étude des sciences de divination (*étude théorique*) et des procédés d'entraînement individuel est renfermée dans dix chapitres (50 à 60). Enfin, le livre se termine par la description des vertus patentes ou occultes de l'âme humaine, des moyens d'exalter ces vertus et de l'influence de l'âme de l'homme sur le monde physique d'une part, puis de l'influence du monde astral sur l'âme d'autre part.

Vingtième Année Septembre 1910 Troisième Série N° 9

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires



ABONNEMENT UNIQUE : 5 FRANCS PAR AN

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

SOMMAIRE

La Vigne

Le petit train avançait en haletant sur sa voie unique entre les collines sinueuses que chauffait par intervalles le lourd soleil d'août. Entre les murs de pierres sèches, les vignobles étageaient le long des terrasses parallèles leurs rangées de ceps ; les fossés bruissaient de l'eau des pluies récentes ; et sous un ciel nuageux, les plants montraient à perte de vue un feuillage maigre et bleui à force de sulfatages. La saison était bien mal partie, et les paysans gémissaient déjà; la récolte serait à peine la moitié d'une année ordinaire, et probablement, le vin ne pourrait se conserver; et tous les soins supplémentaires et toutes les maladies, que ni les poudres ni les liquides chimiques ni les croisements ne parvenaient à enrayer : la ruine devenait bien possible ; il en faudrait quelques bonnes années pour pouvoir se rattrapper.

— Vous en avez eu de bonnes années, leur disait Andréas; à quoi cela vous a-t-il servi? Vous avez serré vos écus, vous ne

vous êtes pas payé seulement un plaisir de plus; votre Conseil municipal a-t-il arrangé les chemins ou fait quelque chose pour les indigents? Non, eh bien, pourquoi voulez-vous que la terre soit meilleure que vous?

— Vous ne comptez pas, répliquaient les paysans, tout ce qu'on a dépensé en plants d'Amérique, en fumures, en engrais, en arrosages ?

— Ils vous ont servi à grand'chose, cette année, leur répondait Andréas; et en effet, rien n'avait arrêté la maladie; la science des agronomes avait dû avouer son impuissance, et l'on retournait aux pratiques empiriques que rappelaient les vieux, assis sous le noyer, la canne au menton et le brûle-gueule aux dents.

— Oui, continuait Andréas, dans le temps, on promenait le bon Dieu dans les champs; mais, aujourd'hui, vous êtes trop malins; votre bon Dieu c'est le sulfate de cuivre, et ses anges, c'est les phosphates; tirez-en donc quelque chose, maintenant que vous avez épuisé la terre; vous avez eu la paresse de ne plus semer de pépins; ce n'est pas naturel; vous savez bien que si un homme ne prenait que du marc sans manger, il mourrait bientôt. Il ne faut pas forcer; vous savez bien ménager vos chevaux et vos bœufs; faites tout ainsi pour la vigne.

— Et les paysans écoutaient sans rien dire, pour ne pas avoir l'air d'être des girouettes; mais certains convenaient bien en eux-mêmes que ce Monsieur pouvait dire vrai.

— Pourtant, demandai-je à Andréas, vous ne voulez pas ramener ces gens à l'église et au curé?

— Pourquoi pas? me répondit-il; eux n'ont pas besoin d'avoir des vues générales de gouvernement; ils sont nés paysans; cela veut dire qu'ils n'ont qu'à obéir pour cette fois-ci; sache bien que le catholicisme est la meilleure des religions.

— Oui, mais quel rapport a-t-il avec les maladies de la vigne?

— De très étroits, docteur; et aussi avec les maladies du bétail, et avec la grêle, la pluie, le vent et bien d'autres choses encore.

— Comment cela?

— Mais d'une façon toute naturelle. Tu sais bien que le propre de la religion de Jésus c'est d'unir à Dieu la création tout entière, puisque c'est la religion du Verbe; comprends-tu cela?

— Oui, à peu près; mais il me semble que j'aurais bien de la peine à l'expliquer à des philosophes.

— Oh, nous n'en sommes pas là; il faudrait d'abord leur faire saisir la réalité objective de la religion; ils n'y voient eux, qu'un ensemble de formules subjectives; ils ne voient dans les

dogmes que des symboles intellectuels et dans les rites que des symboles moraux. Le dogme est quelque chose par soi-même, et le rite contient par lui-même une vertu ; il est évident que si, en plus, le prêtre est un saint, cette vertu est plus forte, et s'il est un chenapan, elle diminue. Mais, pour revenir à nos moutons, il faut se rendre compte, pour s'expliquer l'influence qu'une prière liturgique peut avoir sur un phénomène physique, que le cercle collectif d'une Eglise embrasse plus que les hommes qui en font partie. L'Eglise catholique, par exemple, ne comprend pas seulement les prêtres et les fidèles morts et vivants, elle enrégimente beaucoup d'autres êtres visibles et invisibles ; ce sont d'abord les génies des nations qui la reconnaissent et les génies subordonnés qui leur obéissent. Elle comprend une certaine portion d'esprits infernaux et d'esprits célestes; des esprits de sciences et d'arts propres à ces nations ; les esprits des villes, des villages, des rivières, des montagnes, des forêts, des champs, qui dépendent des génies nationaux ou ethniques; les esprits des institutions politiques, civiles et intellectuelles; des machines, des maisons et des palais; bref, les esprits de toutes les variétés d'êtres et de formes matérielles, construits par la force de la Nature ou la volonté des hommes qui ont donné leur foi au maître de cette religion.

— On pourrait donc inventer une physiologie spirituelle de la religion, de l'état, de l'industrie, de tout ce qui constitue la civilisation?

— Oui, répondit Andréas, rappelle-toi toujours que la Nature ne travaille que sur un seul plan, et que la même loi par laquelle l'astre se développe, régie la graine, le savoir et la vertu et tout le reste. Vois-tu comment le royaume du Ciel est semblable à un grain de sénevé? Vois-tu dans quelle attitude intérieure il faut étudier l'Evangile?

— Oui, dis-je, j'entrevois des horizons bien vastes. Mais, ajoutai-je, mais, revenons à nos malheureux vignobles, car je savais combien habilement Andréas pouvait éluder une question.

— Eh-bien, me répondit-il, revenons. Quel est l'acte le plus haut que l'homme puisse accomplir? celui pour lequel se mettent en branle nos énergies les plus profondes et les plus pures, et qui, par conséquent, éveille le plus d'échos dans toutes les sphères de notre individualité ? C'est, n'est-ce pas, l'acte religieux. Or, puisque tout se tient dans l'univers, et que nous ne pouvons rien faire qui n'ait sa répercussion sur le milieu, à plus forte raison, la prière, remuant nos centres les plus secrets, émouvra par réaction tous les centres du milieu auquel nous sommes attachés.

— Ce n'est pas tout encore? demandai-je.

— Si, dans la communauté sociale, la cellule chargée de représenter la fonction de prière, le prêtre, demande quelque chose, selon les formes à lui indiqués par la tradition, c'est-à-dire par la chaîne des prêtres ancestraux jusqu'au fondateur de ladite religion, — une telle demande a d'abord un écho chez les autres membres de ladite collectivité, — de même quand ton cœur prie, le reste de ton corps en ressent quelque chose; le reste de la collectivité, tant visible qu'invisible, entend cette prière, et à cause du nom de Dieu qui y est invoqué, les parties de cette collectivité qui ne sont pas d'accord avec la loi arrivent de gré ou de force à s'y conformer.

— Oui, répondis-je, je voudrais vous croire, mais je ne comprends pas nettement.

— Bien sûr que tu ne comprends pas, s'écria doucement Andréas en souriant; je ne te dis pas ces choses pour tout de suite; tu n'en auras besoin que bien plus tard; il y aura longtemps que tu les auras oubliées ; mais tu sais, il y a parfois, en nous des tremblements de terre ; parfois les couches profondes de notre esprit remontent au soleil de la conscience, tandis que ce qui était en haut s'enterre dans le sous-sol obscur. Cela doit être écrit dans l'Evangile?

— C'est peut-être quand il est dit : « Il a abaissé les puissants, etc.

— Sans doute, répondit Andréas. Et bien, quand le curé du village, avec l'instituteur, les enfants, quelques paysans et quelques bonnes femmes, allait promener le Saint-Sacrement à travers les blés en chantant des psaumes d'une voix fruste, il y avait des assistants invisibles à cette simple cérémonie; et ils écoutaient les mots latins; ou plutôt la foi qui dynamisait ces mots leur apparaissaient comme des traits de lumière, des barrières de feu, et des pointes; et les petits êtres qui font la grêle et la pluie, ou le vent, obéissaient mieux qu'ils n'obéissent à ces tromblons que tu vois dressés çà et là dans les vignes.

— Est-ce si simple que vous dites?

— Eh oui, la Nature champêtre est très sensible aux forces psychiques; c'est pour cela que les sorciers ou les rebouteurs, réussissent mieux à la campagne qu'à la ville; la religion est quelque chose de si naturel, le cœur est tellement le réceptacle de la vie, que l'un et l'autre trouvent leur expansion la plus normale en dehors des créations artificielles du génie humain.

— Peut-on chercher ici quelque raison à l'échec des traitements chimiques dans les vignobles cette année?

— Oui, on le peut; la terre, d'abord, qui est vivante, s'habitue

à peu près à tout, comme un simple Mithridate; ensuite, le produit chimique est mort la plupart du temps; il ne peut donc donner ce qu'il ne possède pas ; il est donc pour le sol qu'un excitant, comme sont l'alcool et le café pour notre corps. En outre, également comme notre corps, la terre n'a qu'une capacité limitée d'absoption; une fois saturée, elle parvient à la borne de son rendement et ne peut la dépasser. Alors il faut que le cultivateur cherche autre chose. Enfin, c'est le cas pour cette année et pour ce pays, la Justice immanente émet parfois des décrets, lesquels sont exécutés en dépit de tous les artifices de l'ingéniosité humaine. Quand des hommes se sont montrés longtemps et obstinément avares ou médisants, par exemple, malgré la clémence du climat et de la bonté du sol, certains êtres ,— des justiciers — ouvrent une certaine porte de l'autre côté. Alors l'avarice et la médisance humaines entrent dans un lieu où elles reçoivent de la vie, une certaine faculté de procréation organique; et il se forme alors à la surface du sol, dans les moisissures, un peu partout, des micro-organismes d'abord unicellulaires, qui évoluent assez rapidement et deviennent des animalcules : le phylloxéra n'a pas une autre origine; et ce que je te dis là est si vrai, que dans ce pays que nous traversons, il n'y a qu'une vigne à peu près saine, et c'est la vigne d'un homme qui a prié.

— Il y aurai donc des relations continuelles entre ce que les occultistes app llent l'astral et le physique ?

— Mais oui. Toutes les parties de l'Univers sont perpétuellement en relation; elles baignent les unes dans les autres; sauf, quand par exception, un mur est construit pour un isolement local et temporaire. C'est bien à cause de cette infusion universelle que les religions recommandent tant de rapporter à Dieu tout acte et toute pensée.

— Mais ces pauvres gens, le Ciel ne veut-il donc rien faire encore cette fois-ci pour les sauver de la ruine. Peut-être, d'en avoir été si près, vont-ils s'améliorer ?

— Cela fait bien des années que le Ciel prend patience avec eux, dit Andréas. Cela n'a rien fait. Néanmoins, le bon Dieu a bien le temps. Si seulement, il y avait parmi eux quelqu'un qui comprît ce qu'il demande, il se pourrait que bien des souffrances leur soient évitées. Mais quoi !

— Alors, pourquoi ne pas prévenir cet homme dont vous parliez à l'instant ?

— Eh bien! on le préviendra, me répondit Andréas, du ton dont on se débarrasse des questions importunes d'un enfant. Si les hommes arrivaient seulement à se douter de quelles incessantes sollicitudes ils sont les objets! Par tous côtés nous

sommes vulnérables; depuis le corps physique jusqu'à l'esprit; nous effleurons la mort, — ou plutôt des morts — plusieurs fois par jour. Non, l'homme ne cultive pas assez la reconnaissance. Ainsi nous, voilà que nous voyageons sans encombre depuis ce matin, et nous trouvons cela tout simple ! Ah ! nous sommes des ingrats !

Et Andréas s'enfonça, les yeux mi-clos, dans une longue et taciturne méditation.

SEDIR.

NOVALIS

Frédéric von Hartenberg, dit Novalis, naquit le 2 mai 1772 à Wiedestedt, comté de Mansfeld (Saxe). Son père était directeur des salines saxonnes. Il fit ses études à Iéna, Leipzig, Wittenberg, et fut un des rares disciples de Shelling, comme aussi un ami de Schiller et de Jean-Paul. En 1796, il se fiança à Sophie von Kühn ; mais elle mourut le 19 mars 1797. La douleur de Novalis fut indicible. En 1798 cependant, venu à Freyberg pour étudier la minéralogie, il rencontra Julie von Charpentier, à laquelle il se fiance. Il avait obtenu un bel emploi en Thuringe, lorsque la mort soudaine d'un de ses frères l'émeut, un vaisseau se rompt dans sa poitrine et il meurt le 25 mars 1801.

Durant ces, vingt-neuf années, si pauvres d'événements extérieurs, Novalis eu le temps de prendre conscience de ce monde indescriptible qui bouge par-delà la conscience. Ludwig Tieck et Schlegel ont collationné et publié ses œuvres. C'est d'abord un roman inachevé, *Henry d'Offerdingen*, les *Hymnes à la Nuit*, les *Hymnes spirituelles*, les *Disciples à Saïs*, inachevé; et des *Fragments*.

Ce qui intéresse les lecteurs du *Voile*, ce sont les *Disciples à Saïs* et les *Fragments*. Le premier ouvrage explique une sorte d'initiation pure et sans rites, dont les néophytes s'éduquent eux-mêmes pour ainsi dire, et dont le maître ne fait que leur suggérer des thèmes de contemplation en leur combinant des spectacles esthétiques avec des fleurs, des plantes, des cailloux, des coquillages ; la méthode en est la recherche de Dieu par la beauté des ses œuvres.

Quant aux *Fragments*, en voici quelques courts extraits, choisis parmi ceux qui se rapprochent le plus de l'aspect technique de l'initiation :

« La tâche suprême de la culture est de s'emparer de son moi transcendental, d'être vraiment le moi de son moi.

« La logique ordinaire est la grammaire de la pensée.

« Une définition est un nom réel ou générateur. Un nom ordinaire n'est qu'une note. Un nom réel est un mot magique. Chaque idée a une échelle de noms, le nom supérieur est absolu et incommunicable. Vers le milieu, les noms deviennent plus communs et descendent enfin dans l'antithétique dont le dernier degré est anonyme aussi. »

« Si un esprit nous apparaissait, nous nous rendrions immédiatement maîtres de notre spiritualité, nous serions inspirés en même temps par nous-mêmes et par l'esprit. Sans inspiration, pas d'apparition d'esprits. L'inspiration est à la fois apparition et contre-apparition, appropriation et partage ou communication. »

« Le préjugé le plus arbitraire est celui qui prétend que le pouvoir de s'extérioriser, de se trouver avec conscience de l'autre côté des sens, est refusé à l'homme. L'homme peut être, à chaque instant, un être placé au-dessus des sens. Sans quoi il ne serait pas un citoyen de l'univers, il serait un animal... »

« La foi est déjà le pouvoir de produire à volonté des sensations en nous. Nous pouvons et nous devons augmenter et cultiver indéfiniment ce pouvoir et cette aptitude... »

« Le songe nous montre d'une manière remarquable le pouvoir qu'a notre âme à pénétrer dans tout objet, à se changer immédiatement en cet objet. »

« Tout ce que nous éprouvons est une communication. Ainsi, l'Univers est en réalité une communication, une manifestation de l'Esprit... »

« Toute expérience est magie et ne peut s'expliquer que magiquement. L'empirisme finit par une idée unique, comme le nationalisme commence par une expérience unique... La volonté n'est autre chose que la faculté de penser magiquement puissante.

« Le hasard lui-même n'est pas insondable : il a sa régularité. »

« La vie des plantes opposée à celle des animaux est une conception et un enfantement perpétuels, et celle des animaux opposée à la première une consommation et une fécondation perpétuelles. De même que la femme est le suprême aliment visible qui forme la transition du corps à l'âme, les parties sexuelles sont les suprêmes organes extérieurs qui forment la transition des organes visibles aux invisibles.

« La vie est une maladie de l'esprit, une action passionnée. »

« Les yeux sont les sœurs supérieures des lèvres, ils ouvrent et ferment une grotte plus sainte que la bouche. Les oreilles sont le serpent qui engloutit avidement ce que les lèvres laissent tomber. »

« Il n'y a qu'un temple au monde : c'est le corps humain. Rien n'est plus sacré que cette forme sublime. S'incliner devant un homme, c'est rendre hommage à cette révélation dans la chair. C'est le ciel que l'on touche, lorsque l'on touche un corps humain. L'homme est un soleil, ses sens sont les planètes. »

« L'homme a toujours imprimé une philosophie symbolique de son être dans ses œuvres et dans ses actions. Il s'annonce lui-même en son évangile de la nature; il est le Messie de la Nature. »

« Tout objet aimé est le centre d'un paradis. »

« Toute chose extraordinaire touche au mysticisme. »

« Le peuple est une idée. Un homme complet est un petit peuple. »

« C'est un trait significatif en beaucoup de contes que, lorsqu'une chose impossible devient possible, en même temps une autre chose impossible devient possible aussi ; lorsqu'un homme se vainc lui-même, il vainc aussi la nature; et un prodige a lieu se vainc lu-imême, il vainc aussi la nature ; et un prodige a lieu qui lui accorde l'agréable opposé dans le moment que le désagréable contraire lui devient agréable. Par exemple : un ours sera changé en prince, mais seulement dans l'instant où l'ours sera aimé : ce sont là les conditions magiques. Peut-être qu'une transformation pareille aurait lieu si l'homme parvenait à aimer le mal dans l'univers ; dans l'instant qu'il commencerait à aimer la maladie ou la douleur, il se pourrait que la volupté la plus enivrante reposât dans ses bras, et que le plaisir positif le plus haut le pénétrât. La maladie ne pourrait-elle être un moyen de synthèse supérieure ? Chaque maladie est peut-être le commencement fatal de l'amour ? L'homme peut ainsi devenir enthousiaste de la maladie et de la douleur, et considérer la mort, avant tout, comme une union plus étroite d'être aimants. »

« La pudeur est bien une sensation de profanation.On ne devrait s'occuper qu'en grand secret de l'amitié, de l'amour, de la pitié. Il ne faudrait en parler qu'en de rares et intimes moments et s'entendre en silence sur ces choses. Bien des choses sont trop délicates pour qu'on puisse les penser et à plus forte raison pour qu'on puisse en parler. »

« Tout hasard est merveilleux. »

« Tout enchantement est une folie artificiellement produite. Toute passion est un enchantement. »

« Le cœur est la clé du monde et de la vie. Nous vivons en cet état de détresse pour aimer et pour avoir besoin de l'aide de notre prochain. Par l'imperfection, on devient susceptible de l'action des autres, et cette action étrangère est le but. Dans les maladies, les autres seuls peuvent et doivent nous aider. Ainsi, à ce point de vue, le christ est, sans aucun doute, la clef de l'Univers. »

« Toutes choses arrivent en nous bien avant qu'elles aient lieu hors de nous. »

« Nous sommes plus étroitement liés à l'invisible qu'au visible. »

« Le rêve est souvent significatif et prophétique parce qu'il est une opération de l'âme de la Nature, et repose ainsi sur l'ordre des associations. Il est significatif comme la poésie, mais aussi à cause de cela même d'un significatif déréglé, absolument libre. »

« Les souffrances doivent nous êtres supportables par la raison que c'est nous-mêmes qui nous les infligeons, et que nous ne souffrons que dans la mesure où nous coopérons à nos souffrances. »

Nous arrêterons ici ces courts extraits que nous avons empruntés à l'élégante traduction de M. Maeterlinck. On trouvera sans doute beaucoup de ces fragments obscurs et mal compréhensibles : ils renferment cependant d'étonnantes lueurs ; seulement ils demandent une longue et calme méditation, et une sorte d'innocence et de simplicité de l'intellect : avec ces précautions, il est certain que l'on en tirera de savoureuses conclusions.

HANS ACKERMANN.

Blessure Mystique

L'Ami, dans une méditation ardente, se disait : sans doute, Dieu, en tant qu'Absolu ,est au-dessus de tout être créé, il n'en est aucun qui le puisse concevoir entièrement en Lui-même. Il est le suprême Mystère. Il n'est pas soumis au temps, mais cependant, est toujours; il ne réside en aucun lieu, mais cependant, est partout; aucun être ne le peut saisir, bien qu'il soit en tout être. Chaque chose le cache et le révèle à la fois, parce que partout où il y a une activité particulière, cette activité cache aux autres êtres le Repos primordial, et parce que là où s'exerce

une activité particulière, est révélé un reflet plus ou moins lointain de la Puissance initiale créatrice. En soi et pour soi, il est tout, la création est faite pour lui-même afin qu'il puisse se contempler lui-même; ainsi, la création étant en lui, n'existe que par lui et pour lui.

Et l'Ami demandait à l'Aimé : où vous êtes-vous caché? Il est en toi au-dessus de tout regard, au-dessus de toute oreille, les sons ne peuvent l'atteindre, l'intelligence est impuissante à le saisir, la volonté incapable de le joindre et l'imagination, défaille à l'évoquer. Il est en toi, là où nulle créature n'habite et cependant en lui habite toute créature. C'est lui pourtant qui ouvre l'intelligence, qui stimule la volonté, qui excite l'imagination, c'est lui qui forant le cœur de l'Ami d'un vide profond, provoque un désir infini, seul capable de l'attirer, Lui, le Bien-Aimé, car il n'y a que l'Amour qui Le puisse émouvoir.

Alors l'Ami le cherchait dans son centre intime, là où son appel si rapide, si discret pourtant, avait galvanisé son âme tout entière. Dressé dans son désir, l'âme suspendue, il cherchait et voyait que l'obstacle principal qui le séparait de son Aimé, était lui-même, l'Ami, dans sa volonté propre et dans sa propriété. Comme la création cache le Créateur, ainsi l'Ami dans son égoïsté, cachait l'Aimé, et il s'efforça à n'être plus, afin que son Aimé lui soit découvert.

La tristesse grandissait dans son âme parce que son cœur avait faim : il ne pouvait plus se nourrir de fruits terrestres, et il ne le doit plus, parce que l'Aimé veut un cœur libre. Avant qu'il l'appelât à Lui, il se nourrissait comme tous les autres hommes : son cœur cherchait dans les convoitises ordinaires, les richesses, les honneurs, la science, la domination, ou simplement les commodités de sa vie charnelle, et son cœur les désirant, vivait en ces choses, et ne formait qu'un esprit avec elles. Il était alors soumis à toutes les mutations des esprits sidériques, il était conduit, sans qu'il le sût, par l'Esprit occulte du Monde qui lie à lui les âmes par la multiplicité des affections. Mais depuis que l'Aimé l'avait appelé à Lui, ces chaînes étaient une à une tombées; ce fut douloureux, terrible parfois, et lorsqu'il eût traversé cette nuit d'épreuves, il avait ressenti une singulière indifférence vis-à-vis de tout ce qui était d'ici, et une solitude profonde avait peu à peu gagné son cœur, solitude douloureuse et délicieuse à la fois, et il en était arrivé à avoir impérieusement besoin de la présence de l'Aimé comme du pain quotidien.

Et puis, lorsque, antérieurement, l'Aimé avait daigné venir à lui, il lui avait découvert tant de beauté, il avait goûté une telle

paix, il avait si fort assenti la réalité vivante et féconde des vérités entrevues, il s'était senti lui-même tellement transformé et cru l'œuvre à accomplir si facile, que tout seul maintenant dans son impotence langissante, il murmurait : où est-il ?

Et il s'étonnait de la rapidité extraordinaire avec laquelle l'Aimé surgit et disparait tour à tour : ici, c'est pendant une occupation machinale que son intérieur frémissait tout à coup : Il l'appelait, Il était là, au-dessus des sens, au-dessus des formes, au-dessus des pensées, accessible seulement au désir immense et très doux de l'Amour; puis, là, ce fut le noir, le vide, malgré les exoraisons laborieuses, les efforts impuissants, les élans trop courts du cœur retombant à plat. Il semblait à l'Ami que ses appels alourdissaient encore un ciel de plomb impénétrable, et que jamais plus ne sortirait de son sanctuaire caché, l'Aimé maintenant oublieux, sinon indifférent. Il s'étonnait, angoissé, cherchant à pénétrer les desseins de l'Aimé.

Alors, il fuit le bruit, se cacha ,il examina avec plus de soins les fautes qui pouvaient encore le retenir, et il s'efforça à les éviter toutes; le commerce avec le monde lui fut une douleur infiniment sensible : il aurait voulu s'isoler complètement, car il sait que l'Aimé se complaît dans la solitude, et il souhaitait l'y joindre.

Parfois, il voulait se ressaisir et calmer l'ardeur inquiète de son imagination, effacer l'évocation involontaire des souvenirs, endiguer le flot montant des pensées amères, mais l'isolement extérieur n'est rien si le tumulte est dans l'âme, et contre le bouillonnement intérieur du feu pacificateur, l'Ami ne pouvait rien opposer que sa résignation.

La blessure d'amour dont souffre l'Ami provient de Dieu même. Comme le cœur se trouble et désire à la vue d'un objet vers lequel sa nature l'incline, ainsi l'Ami s'enfièvra lorsque l'Aimé, sortant des profondeurs de son repos éternel, se révéla à l'Ami, et embrasant la racine de son être : la volonté, le blessa au plus intime de l'âme d'une plaie qui allait grandissant, et dont l'ardeur le ravissait, mais dont la douleur l'accablait, parce que la vie charnelle opprime l'autre vie en l'Aimé.

Et il évoquait les visites antérieures : c'était une chose inexprimable au fond de l'âme, quelque chose comme un cœur inconnu, comme l'éveil de facultés jusqu'alors ignorées et que l'Aimé révélait à l'Ami inconscient de ses propres aîtres, et c'était, tantôt une paix ineffable, une sorte de souffle de l'éternel caressant l'âme, tantôt la confusion d'une indignité à se voir si rempli de germes impurs, si faible aux incitations astrales, si peu libre encore de la domination de l'Adversaire, si lent et si impotent à

le suivre, Lui, l'Aimé, son cœur traversait alors la gamme des espoirs et des transes dans la félicité et dans la damnation, selon que l'Aimé le jugeait à propos, mais toujours au bout, le sentiment de Sa mansuétude.

L'Ami expérimentait l'âpreté délicieuse de cette blessure d'Amour; c'était comme un éclair aigü et pénétrant, comme un éclatement de son cœur, et dans l'incendie qui y était allumé, son âme restait gémissante de cette délicieuse douleur; les ardeurs de cette blessure transportaient tellement sa volonté qu'au milieu de cet embrasement général, l'être semblait se consumer tout entier, sortir hors de soi, se sentir transformé dans son essence et dans sa substance, dans son principe et dans ses facultés. — C'était le nouvel homme et sa vie mixte, étrange, inexprimable, où les tourments et les délices se rencontrent, vibrants, intenses. Ce qu'il en avait lu autrefois dans les mystiques, il le comprenait maintenant, il le vivait, et il saisissait ce qu'ils n'avaient pu que balbutier, et qui ne pouvait être raconté.

L'ardeur de cette blessure arrachait des gémissements à l'Ami, tant elle était vive, et, chose qu'il ne pouvait s'expliquer, si excessive en était en même temps la suavité que son âme ne pouvait ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de l'Aimé. Il voyait qu'il y a une grande différence entre les peines d'ici-bas et les pâtiments de l'Esprit, et cette souffrance de l'âme se répercutait sur le corps qu'elle laissait parfois sans mouvement les membres paralysés, quelques soupirs seulement s'exhalaient, indiquant que la vie n'avait pas encore complètement quitté le corps.

Pendant plusieurs jours après l'extase, l'Ami avait été comme transporté, hors de lui, il n'aurait voulu ni voir ni entendre, mais se tenir dans son intérieur, y savourer toujours l'âpreté de son désir.

Puis, il était peu à peu sorti de cet état, il s'était résigné à vivre, non plus pour lui maintenant, mais pour l'Aimé, jusqu'à ce qu'Il lui plaise de le blesser assez profondément pour le faire mourir.

Et il était sorti, sorti des êtres créaturels, hors des biens du Monde, hors des merveilles de la Nature, hors des orbites planétaires, par delà les zodiaques, si loin et si près pourtant de son cœur dans cet abîme silencieux où Il réside.

Il voulait s'oublier, se compter pour rien, s'annihiler en tout pour Le rejoindre, parce qu'il savait que son moi avait été le plus grand obstacle dans sa voie, et comme il avait vécu autrefois pour la satisfaction personnelle, il voulait maintenant que chaque pensée, chaque moment soient offerts à l'Aimé, afin qu'il

puisse de nouveau savourer Sa présence qui lui était désormais devenue sa vie, son élément, sa nécessité.

Mais seul, l'Aimé pouvait se livrer lui-même à l'Ami, et aucun subterfuge ne lui procurerait autrement sa présence. Alors, dégagé de tout, sans pouvoir Le saisir, suspendu entre le ciel et la terre par cet amour né d'en haut, il ne pouvait s'appuyer sur l'Aimé, ni sur lui-même.

En cet état, son âme essentielle était sortie de son mental, extériorée des affections passées, dépouillée de ses volitions antérieures, elle les avait quittés comme des vêtements usés, il était au-dessus sans pouvoir monter pour L'atteindre, ni sans vouloir descendre.

Bien que l'expérience lui ait appris que l'on n'aime pas sans souffrir, comme il s'est abandonné complètement, il espère qu'en récompense, l'Aimé se rendra à lui, mais comme Il tarde, et comme l'attente lui semble longue! Après avoir renoncé à tout et s'être constamment crucifié lui-même, il lui semble ne retirer aucun avantage de cette offrande continuelle de lui-même.

Et quoique l'Aimé le visite de temps en temps dans sa sombre demeure afin qu'il ne désespère pas complètement. Il ne reste pas cependant et cet état lamentable d'une âme écartelée doit durer jusqu'à ce que l'Aimé le prenne tout à fait à Lui.

KADOCHEM.

Livre d'un Magicien égyptien vers le Ier siècle de notre ère

La magie fut de toute antiquité la science égyptienne. Dès avant le temps des Pyramides, les sorciers fabriquaient des charmes par lesquels ils mettaient la main sur les dieux et ils les obligeaient à faire ce qu'on exigeait d'eux : ils savaient évoquer les morts, en chanter les vivants, modeler et animer des poupées de cire à la forme d'hommes ou d'animaux, trancher une tête et la rajuster aux épaules du patient, sans que celui-ci se sentît mal de ce raccourcissement momentané. Des conspirateurs qui voulaient se débarrasser d'un roi l'envoûtaient et s'entendaient avec les femmes du harem pour se procurer certains des accessoires nécessaires aux opérations. Des spéculateurs, en quête de richesses cachées, s'en allaient conjurer dans la nécropole memphite les

serpents qui gardaient les trésors. La magie se mêlait à tous les actes de la vie et à toutes ses passions, à l'amour, à la haine, à l'ambition, à la vengeance des injures, au soin des malades. Ses adeptes la perfectionnaient chaque jour de pratiques nouvelles qu'ils inventaient eux-mêmes ou qu'ils dérobaient à l'étranger : ils prirent des grimoires et des amulettes à la Chaldée, à la Syrie, à l'Ethiopie, à la Judée, à la Grèce ,si bien qu'au premier siècle de notre ère leur laboratoire et leur bibliothèque renfermaient comme la quintessence de toutes les magies en usage d'un bout du monde romain à l'autre.

Un de leurs rituels, compilé vers l'époque des Antonins, nous a été conservé, partie au musée de Leyde, partie au British Museum. Il est conçu dans cette dernière des écritures cursives de l'Egypte, le *démotique*, dont l'apparence menue et les allures confuses embarrassent encore la plupart des savants. Certains fragments en ont été étudiés à différentes reprises, et M. Groff vient d'en publier l'analyse complète qui permettra aux curieux de se figurer quelles étaient les armes des sorciers à cette époque. Celui-là n'était qu'un provincial relégué dans une des villes secondaires de l'Egypte moyenne, Oxyrrhinque, et sans doute il ne possédait que ce seul instrument. Il y trouvait d'ailleurs tout ce dont il avait besoin pour la clientèle ordinaire. Voulait-on interroger une divinité ? Une demi-douzaine de recettes s'offraient à lui, plus ou moins efficaces ou plus ou moins dangereuses selon l'objet de la consultation et selon le prix que l'on consentait à payer.. D'autres forçaient un mort à sortir du tombeau et à répondre aux questions qu'on lui posait. Pour contraindre un homme à aimer une femme ou une femme à bien accueillir un homme, on n'avait que l'embarras du choix, et les façons n'étaient pas moins nombreuses d'envoyer aux ennemis ou aux amis des songes qui les décidaient à prendre la résolution qu'on souhaitait. C'était là l'ordinaire, au moins dans le canton d'Oxyrrhinque. Le praticien, dont nous lisons le grimoire, n'avait qu'un moyen d'arrêter ou de détourner un orage ; en revanche, il s'occupait de médecine et il guérissait la morsure des chiens ou la piqûre des serpents par des paroles accompagnées de cérémonies bizarres. Il tenait un débit de maladies à la disposition des braves gens qui désiraient se débarrasser d'un parent à héritage ou d'un voisin gênant ; il distillait des philtres, il préparait et il consacrait des talismans, au besoin il disait la bonne aventure. Tout cela n'allait pas sans lui valoir souvent des avanies ou sans soulever contre lui les rancunes de la population. La loi le poursuivait, le prêtre le regardait de travers, la colère de ses victimes ou de ses dupes l'atteignait parfois et les esprits qu'il

dominait ne le préservaient pas d'une condamnation en forme ou d'une vengeance privée ; néanmoins le métier rapportait des bénéfices tels que beaucoup passaient par-dessus les inconvénients et, s'y adonnant y faisaient fortune.

La technique des évocations variait naturellement selon les cas. L'une des plus fréquentes celle dans laquelle une ou plusieurs divinités se rendaient visibles, voulait une préparation très longue et l'assistance d'un aide particulier, un enfant, un petit garçon âgé de dix ou douze ans. Aujourd'hui encore, l'évocateur qui suscite des scènes dans le miroir d'encre magique ne peut pas les contempler lui-même, car son impureté l'aveugle aux manifestations des esprits; un enfant qui à l'âme et le corps sans tache est seul capable d'y percevoir le reflet des personnages conjurés et d'entendre les paroles qu'ils prononcent ou d'interpréter leurs actes. Le sorcier se procurait donc une lampe qui n'eût jamais servi. Il la garnissait d'une mèche neuve et d'une huile pure, puis il se retirait dans une pièce isolée, complètement obscure, il y consacrait la lampe et il l'allumait. Sitôt qu'elle brûlait d'un éclat constant, il installait l'enfant devant elle, lui recommandant de fixer son regard sur la flamme et il déclamait l'oraison qui avait la vertu d'attirer les dieux. Une drogue dissoute préalablement dans l'huile, une poudre projetée sur la mèche au cours des manipulations, dégageaient un parfum pénétrant : l'enfant ne tardait pas à voir une image se dessiner soit à côté de la flamme, soit dans la flamme même, et il la signalait à l'opérateur. Celui-ci entamait alors une prière nouvelle et il requérait l'aide de l'être qui se dévoilait en faveur du client pour lequel il travaillait. Il arrivait parfois que le dieu refusât de se déranger ou qu'il s'irritât contre l'importun qui avait troublé sa quiétude, et qu'il le maltraitât, voire le tuât. Un sorcier de Louqsor qui, ayant deviné en moi un confrère, ne répugnait pas à m'entretenir de sa science, refusa pourtant de m'en donner une preuve : toutes les fois qu'il avait essayé d'accomplir l'œuvre depuis près d'un an, le *sultan rouge* qui règne sur les génies mauvais avaient tenté de l'étrangler. Les *afrites* de l'Égypte musulmanne n'ont pas, on le voit, perdu la tradition des dieux de l'Égypte pharaonique.

Les pièces du recueil démotique ne diffèrent pas grandement de celles qu'on rencontre dans l'*Agrippa* de nos sorciers de campagne. Elles présentent, à côté d'adjurations, de conseils, de menaces exprimés en un langage inintelligible, des séries de mots baroques, sans signification appréciable pour le vulgaire et presque toujours pour le praticien qui les débite. On y distingue, au milieu de syllabes agglutinées pêle-mêle, des noms et parfois des débris de phrases empruntés à des idiomes étrangers, à l'éthio-

pien, au grec, à l'hébreu. Les dieux et les génies devenaient, on ne sait de par quelle loi, les esclaves de ceux qui les appelaient par leur vrai nom, et d'abord, en magie comme en religion, on avait employé leur nom courant, celui sous lequel le commun les implorait. Il est probable que cette façon de les citer à paraître se montra peu efficace, et l'on s'avisa que ces vocables d'Amon, de Phtah, de Râ étaient seulement les sobriquets purement humains dont le commun se servait à leur égard et auxquels, par conséquent, ils n'étaient pas forcés d'obéir. Ils avaient, pour se désigner eux-mêmes, des termes particuliers qu'ils dissimulaient au fond de leur cœur et dont ils faisaient mystère non seulement aux mortels, mais aux autres divinités. Tout l'effort du magicien tendait donc à surprendre leur secret et à leur arracher le mot qui les jetait à sa merci : ce mot, soit qu'il n'appartînt à aucune langue humaine, soit qu'on allât le chercher chez un peuple voisin, restait incompréhensible aux clients, et c'était là son plus grand mérite. On pouvait douter qu'un des êtres d'en haut quittât sa demeure céleste et se chargeât d'une commission amoureuse pour une jeune fille, lorsqu'on l'appelait Anubis ou Thot simplement mais comment se serait-il dispensé de descendre sur terre et l'exécuter l'ordre qu'on lui intimait lorsqu'on le proclamait *Khabakhel*, *Partômogh* ou *Knouripharíza* ? Rien n'est plus singulier, au milieu de ce jargon, que de rencontrer soudain Baal ou Adonaï. Les Juifs jouaient un si grand rôle en Egypte, depuis le temps d'Alexandre, qu'on ne doit pas s'étonner si leurs sorciers avaient prêté aux indigènes une partie des expressions en usage dans leurs opérations ; ils leur avaient cédé Jaô, Sabaoth, Eloaï, Mikhael, Joel, tous leurs anges et tous leurs esprits trompeurs. Il n'y avait pas jusqu'au christianisme naissant que les nécromans ingénieux n'eussent mis à contribution : Jésus semble bien être invoqué chez l'un d'eux et Jean non loin de lui. Il va de soi que les divinités grecques ne manquent pas à côté des asiatiques ou des africaines ; certaines incantations renferment comme un échantillon de chacune des religions en honneur dans les provinces orientales de l'empire romain.

A quel point la magie avait pénétré dans le courant de la vie, on ne le soupçonnerait guère si les fouilles ne nous en restituaient la preuve chaque jour. On trouve un peu partout, à Chypre, à Carthage, en Gaule, des *tablettes de dévotion*, préparées jadis par les magiciens pour des clients confiants en leur efficacité. Ce sont des minces feuilles de plomb, roulées ou pliées sur elles-mêmes, griffonnées d'écritures ou de figures mystérieuses. Parfois, on les clouait au mur d'une maison ou d'un tombeau, et, parfois, on les glissait dans le tombeau même par l'ouverture qui

servait à verser les libations avec les prières. Les mânes et les démons qui logeaient là étaient des instruments excellents entre les mains des sorciers, surtout les âmes des suicidés, des suppliciés, des gens assassinés, de tous ceux qui périssaient violemment avant leur heure et qui devaient demeurer ici-bas auprès de leur corps jusqu'à ce que le temps prédestiné à leur vie terrestre fût achevé. Les commissions dont on les chargeait étaient multiples. On leur communiquait une liste des chevaux inscrits pour courir dans le cirque, et on leur commandait de les rendre malades ou rétifs, de les affoler, de les paralyser, bref d'empêcher qu'ils ne remportassent le prix. Ou bien, Domitius les requérait d'agir pour lui auprès de sa camarade Candida et de l'allumer d'amour si bien que son cœur en brûlât sans s'éteindre. Les conjurations diffèrent un peu pour la forme de celles qu'on lit dans le livre du sorcier d'Oxyrrhinque, et elles n'en sont pas la traduction en grec ou en latin, mais elles sont construites sur le même modèle, elles déchaînent les mêmes puissances mauvaises, elles fourmillent des mêmes noms mystiques et des mêmes expressions baroques ; c'est la magie égyptienne ou hébraïque acclimatée dans notre Occident. Le recueil analysé par M. Groff n'était qu'un des moindres parmi les grimoires en usage dans le monde romain. On les comptait à la centaine, et l'abus qu'on en faisait était tel que les empereurs finissaient par s'en inquiéter et par en décréter la destruction. Leurs édits, même sanctionnés par l'exécution des magiciens notoires ou des personnages qui recouraient à leur science, ne produisaient jamais long effet : si les magistrats les avaient appliqués de façon continue, la population de plusieurs provinces en aurait été décimée.

G. Maspero. (*Journal des Débats*, 31 juillet 1897.)

La Renonciation

Plus un esprit est vieux, plus il est vaste, plus il est sensible, plus il souffre. A mesure qu'il approche de la purification finale, la lutte en lui devient plus âpre. Il semble que, comme le boulet, que l'hélice des rayures fait tourner de plus en plus vite à mesure qu'il approche de l'extrémité du canon, l'homme sent s'exaspérer en soi toutes les résistances et toutes les énergies lorsqu'il tombe à la seconde où, comme un projectile, il sera lancé des obscures prisons de la Nature vers les radieux paysages du Divin.

Quand le travail s'intensifie, le courage doit s'exalter. Pour l'homme à qui le ciel est sensible, toute épreuve est une joie dans l'intime si elle est une souffrance dans les organes; chaque douleur est un pas vers l'Idéal. C'est pour cela que Jésus dont le Cœur brûle, consumé par la passion du sacrifice, languit après l'heure du martyre; la mort physique et les affres morales qui doivent l'accompagner, ne sont à ses yeux que les visiteurs passionnément attendus qui lui fournissent le moyen de parachever son œuvre rédemptrice.

Au vœu de Pierre, souhaitant que ces heures douloureuses n'arrivent pas, le Christ répond comme si Satan avait parlé. Nos souffrances indiffèrent au diable; mais pour amolir notre énergie, il essaie d'introduire en nous une fausse compassion. Celui qu'on sait désigné pour accomplir une œuvre divine ne doit pas nous faire pitié, mais envie; à ce spectacle devraient se lever en nous l'émulation, l'ardeur, l'enthousiasme. Car si cet esprit, ce corps, cette intelligence, ont reçu le noble privilège de la torture, soyez certains que leur âme est sereine, et sa flamme jette un éclat chaleureux qu'il faut que vous sentiez. Il est écrit : « Bienheureux ceux qui souffrent. »

En vérité, la béatitude se remonte parfois au milieu des tourments, car il y a là l'homme du naturel et du surnaturel. Ainsi voilà une peinture correcte, soignée, savante, imprenable; c'est l'œvre d'un homme de talent; c'est agréable à refarder; un élève peut y apprendre beaucoup. Voici, à côté, quelques taches de couleur et quelques lignes; c'est à peine une ébauche, cela ne se tient pas,on a jeté cela en cinq minutes : et le frisson du Beau vous passe dans la poitrine. L'être de l'homme est ainsi; il comprend une quantité de rouages savants, délicats, d'un fonctionnement merveilleux, qui jouent sans heurts, que l'on peut analyser, étudier et quelquefois reproduire; muscles, nerfs, viscères, — fluides, électricités, sensations, — idées, mémoire, raisonnement, — désirs, instincts, volontés, — bien d'autres mécanismes encore : tout cela tourne, marche, engrène, depuis le petit cercle de la vie vulgaire, jusqu'aux présences cosmiques qui siègent dans les étoiles; et tout cela devient pour se parfaire, le sujet d'autant de douleurs et d'autant d'agonies.

Mais que passe un souffle de l'Esprit : la marche merveilleuse de toutes ces machines ne paraîtra plus qu'en jeu; toute souffrance perdra son angoisse et tout désespoir, son déchirement, parce qu'il sera venu une pâle petite lueur informe, sans gloire apparente, mais au travers de laquelle s'apercoit le halo vibrant du radieux abîme de l'Increé.

Voyez ici l'inestimable joyau qui repose au fond de nous. Qu'importe toute pénurie, toute ignorance, toute persécution, puisque votre vrai Moi vaut infiniment plus que les trésors des prince du Cosmos. Comprenez comme la science, le talent, la maîtrise des forces occultes, n'importe quelle prérogative, ne sont rien en face de notre âme. Tout, dans cette Nature, peut s'acheter; le plus borné des hommes d'aujourd'hui sera peut-être dans quelques millions de siècles, — demain — régent d'une cohorte planétaire. L'âme seule en titre, inconditionnée, indicible, imperceptible, incommensurable, sans prix.

Enfants pusillanismes, pourquoi craindre alors de mourir? Soyez des hommes; en sachant juger les choses à leur valeur, ou redevenez des tout petits, qui n'ont peur de rien parce qu'ils ne connaissent rien.

C'est avec raison que les Brahmanes avaient attribué le rôle de grand hiérophante à l'une des formes de Shiva le destructeur, et que Matthieu répète par deux fois le précepte de la renonciation : la mort est la grande initiatrice.

Elle est le moyen fatidique du progrès; et cependant malgré cette autocratie, un jour viendra où, nous aussi, nous la vaincrons. Il faut tout de même ici du discernement. Si vous professez, avec le vieux Lao-Tseu que, le mépris des efforts personnels doit rendre la volonté omnipotente, vous transposez dans le plan de l'orgueil spirituel le précepte du renoncement. Nos psycho-physiologistes actuels en sont là.

Krishna donne un précepte plus sain en commandant d'agir sans s'inquiéter du fruit des actes : l'orgueil est moindre ici, mais on y aperçoit une prudence plus inquiète de se ménager un avenir sans trouble que d'aider les autres.

Le Conseil du Christ est triple; il embrasse les trois périodes du temps, les trois pôles de l'existence, les trois modes de la vie humaine, les adversaires intérieurs, les ennemis extérieurs et l'inertie de la matière.

Le plus important, c'est d'abord d'arracher les mauvaises herbes : le diable ne s'attaque qu'à l'élite. Moins il y a de plantes vénéneuses, plus les bonnes graines ont de terre pour se nourrir.

« Si l'homme devient un néant pour les créatures et pour lui-même, Dieu s'y verse. » (*Maître* ECKART).

Subir les épreuves que nous nous sommes attirées, par nos fautes antérieures, rétablir nos rapports avec tous les êtres liés à nous; cela restaure la paix qui est la condition indispensable d'un travail fructueux; cela donne une base solide à l'action proprement dite par quoi on peut « suivre » le Verbe.

La complexité du composé humain est telle, en effet, que son perfectionnement a lieu par à-coups. Cette fois-ci, tel groupe d'organes s'améliore; une prochaine existence en purifiera un second groupe. L'homme devient ainsi graduellement libre, dans chaque sphère d'existence dont il a supporté toutes les charges; jusqu'au pour où net de toute souillure, riche de toute l'expérience, lavé par toute la douleur, il entre dans le royaume de l'autonomie parfaite.

SÉDIR.

Psychométrie

On nous communique l'expérience suivante qui nous paraît remarquable parce qu'elle montre une voyance simultanée du physique et de l'astral. Il s'agissait d'une épingle de cravate formée d'une étoile des Alpes montée en argent et dessinant un pentagramme régulier. Le sujet aperçoit une table autour de laquelle va et vient un petit homme brun très vif ; le lieu est sombre, avec une lumière brusque; une foule mélangée, assise; les gens s'en vont un à un. — Un second tableau fit voir une autre assemblée, comme pour une cérémonie. — Dans un troisième tableau, un groupe autour d'une table, sous la table, plusieurs petites formes noires, et deux blanches, assez imprécises, mais qui éveillent chez le psychomètre l'idée de nudité et de lascivité; un autre groupe immobile et attentif. Un homme de haute taille traverse, tenant à la main une lumière ; une apparition d'aspect désagréable, se tient près du plafond.

L'expérience a été faite fin 1907, et l'épingle a été portée en 1905 à une séance du guérisseur A. B. de Lyon; un homme traversa en effet la salle tenant une lampe à la main; un groupe faisait de la typologie; un autre groupe faisait une expérience de lucidité, et la somnambule était gênée par un esprit que le propriétaire de l'épingle fit partir en la lui appliquant sur le front.

Le même psychomètre à qui on présente, sans qu'il le sache, un sceau de Salomon, voit un homme noir à visage brillant et une femme blanche à visage obscur, liés ensemble, tournant autour l'un de l'autre; puis, une atmosphère lumineuse admirable, dans laquelle des gerbes de feu montant au Ciel, tandis que des étoiles tombent du ciel sur terre. Ces deux visions interprètent excellemment le symbole.

E. S.

CURIOSA

Israël de l'Angleterre. — La *Revue du Traditionisme* (juin 1910), nous apprend que, dans la chapelle de Westminster, à Londres, se trouve le fauteuil du Couronnement, (*Coronation chair*), antique siège de chêne, sur lequel se sont assis, pendant la cérémonie de leur sacre, tous les rois d'Angleterre, depuis le dernier roi saxon. Sous ce fauteuil se trouve la fameuse pierre de Scone, bloc informe, qu'Edouard Ier fit déposer là en 1296. La légende raconte que cette pierre est celle qui servit d'oreiller à Jacob, lorsqu'il s'endormit après avoir échappé à la fureur de son frère. Scota, fille d'un pharaon d'Egypte, l'aurait donnée à son mari Gatelus, qui fut le fondateur de la race des Scots. D'Egypte elle passa en Espagne, puis en Irlande où elle fut placée dans l'abbaye de Scone. D'Irlande elle vint en Ecosse, puis finalement en Angleterre. En Irlande, elle était appelée la pierre de la destinée; on y plaçait les rois; pour un successeur légitime, elle restait muette; mais pour un usurpateur ou un indigne, elle faisait entendre de douloureux gémissements.

On remarquera cette vénération de la pierre brute commune aux Celtes et aux Hébreux; et des rapports peuvent être aperçus avec certain symbole maçonnique. Ne serait-ce pas, avec l'immense respect dont l'Ancien Testament est entouré en Angleterre, avec les ressemblances grammaticales de l'anglais et de l'hébreu, un nouvel argument en faveur de la thèse du savant trop peu connu, Théophile Cailleux, d'Arras, qui a prétendu retrouver en Angleterre, les tribus perdues d'Israël?

Les Rayons rigides et les Rayons Xx

Le Dr Julien Ochorowicz, l'auteur du livre devenu classique: *La Suggestion mentale* (1887) donne dans les *Annales des Sciences Psychiques* (16 avril) le résumé de quinze ans d'expériences qui lui ont permis de découvrir deux nouvelles formules d'énergie :

La première, qu'il nomme Rayons médianimiques, est le prolongement extérieur du courant formé à l'intérieur du corps du médium ; ils se propagent en ligne droite, selon l'idéoplastie; ils sont indépendants du corps astral, du dédoublement fluidique, du rayonnement électrique de l'od, des rayons X, gamma, alpha, N ou V; ils peuvent soulever ou pousser de menus objets; ils déchargent l'électroscope; leur action actinique est presque nulle; ils ne s'étendent guère à plus d'un demi-mètre.

La seconde, qu'il nomme Rayons Xx, n'ont pas une action mécanique, mais fortement chimique et actinique, s'étendant à plusieurs mètres; toujours invisibles, ils agissent sur la plaque photographique sous forme de boules géométriques; ils paraissent insensibles à l'action d'un champ magnétique ou électrique; leur direction, comme celles des rayons rigides, obéit à la pensée; leur naissance s'accompagne d'une vive douleur, tandis que les premiers n'occasionnent qu'un engourdissement momentané

Nous attendons avec intérêt la suite des travaux du Dr Ochorowicz, et nous souhaitons qu'ils suscitent des expériences parallèles chez les nombreux savants qui s'occupent aujourd'hui de métapsychique.

BIBLIOGRAPHIE

JULES BOIS. — *L'Humanité divine, poèmes*, Paris, Fasquelle, in-18.
Ce livre nouveau de l'auteur de *la Furie*, s'inaugure d'un sonnet autographe de Paul Bourget, et cette sorte de présentation suffit à préciser le caractère littéraire de ces quelques cent vingt poèmes. Nos lecteurs, — aussi bien que le Tout-Paris, — où tout le monde connaît M. Jules Bois, — savent quel est le talent érudit de notre collaborateur : nous nous contenterons de souhaiter à ce recueil tout le succès légitime que son auteur est en droit d'espérer.

JACQUES BRIEU. — *Essai critique sur la forme d'après la théosophie, l'occultisme et la Kabbale*, in-8. Libr. du Magnétisme, 1 fr.

J. BRIEU. — *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes ?* Ed. de la Soc. Nouvelle, 28, r. Vauquelin, 1 fr.
Ces deux études, dignes de la culture classique de M. Jacques Brieu, donnent la première, tout ce que l'on peut dire sur l'Esotérisme, d'après les seuls livres, — et la seconde une excellente défense du système de J. Strada. Bonnes brochures de bibliothèque.

JEAN MAVERIC. — *La Lumière Astrale*, Paris, Daragon, in-8, fig. 2 fr.

REVUES

Dans la *France chrétienne* (7 juillet) un superbe portrait de Synesius, le patriarche de l'Eglise gnostique. — L'*Echo du Merveilleux* (15 juillet) très bien illustré; Timothée:Vrai et faux prophètes, A. Nervin : Le Merveilleux à Madagascar. — L'*Initiation* (juin) : A lire : Papus; la Carrière d'un Médium; le Spiritisme chez les Peaux-Rouges et la Prétrothérapie occulte. — *Les Nouveaux Horizons* : originale étude du baron du Roure de Paulin sur le Symbolisme héraldique. — Le *Lotus Bleu* (juillet) : nombreux documents sur les adeptes hindous. — Encore un nouveau périodique italien; le Dr G. Kremmez l'hermétiste bien connu de-

puis de longues années, publie *Commentarium per le Accademie Ermetiche* (le 10 et le 25 de chaque mois, Rome, libr. Scotti) ; on y trouvera notament de précieuses réimpressions et des reproductions rares. — Les *Entretiens Idéalistes* (Août) : A lire : l'Esthétique de Richard-Mounet. — La *Gnose* (août) donne sous la signature Palingenius un exposé aussi complet que possible de l'Archéomètre; d'autres études remplissent cet intéressant fascicule, avec une tendance marquée vers le subjectivisme oriental.

Nouvelles diverses

L'étude que l'on a pu lire, ci-avant, sur la *Renonciation* est un extrait du troisième et dernier tome des *Conférences sur l'Evangile* de notre directeur. Ce volume, qui doit paraître dans le courant de novembre prochain, sera gros d'au moins 320 pages. On peut souscrire dès maintenant au prix de 7 francs l'exemplaire, chez l'éditeur Beaudelot, 36, rue du Bac.

NECROLOGIE

L'école sociétaire vient d'être éprouvée par une nouvelle perte sensible en la personne de M. le docteur Verrier, décédé le 25 avril en sa propriété du Poët (Hautes-Alpes), dans sa 87e année.

Joseph-Eugène Verrier s'était fait dans la science médicale une place très distinguée. De Provins, lieu de sa naissance, il vint à Paris comme interne des hôpitaux, professa à l'Ecole de Médecine, publia de nombreux ouvrages techniques et collabora à diverses revues scientifiques.

Acquis dès sa jeunesse aux idées et à la doctrine de Fourier, notre distingué condisciple s'était particulièrement adonné à des études tendant à la création en nos colonies, d'organisations sociétaires. Membre et secrétaire général de la Société d'ethnographie, il avait étudié les mœurs et aptitudes des populations notamment de l'Afrique et il estimait qu'une certaine pratique sociétaire pourrait être applicable chez les indigènes en des contrées où le climat est défavorable aux Européens.

* * *

Mme Delphine Ugalde, la grande artiste que nos aïeux ont acclamé dès sa prime jeunesse, et qui fut une des cantatrices les plus réputées du second Empire, est décédée à plus de 81 ans le 18 juillet dernier.

Dans des articles nécrologiques plus ou moins développés et exacts, un nombre considérable de critiques français et étran-

gers ont relaté les grands succès des mutiples et si brillantes créations de l'Etoile, tant à l'Opéra-Comique, que dans les autres théâtres, mais aucun n'a parlé de la valeur morale de cet esprit élevé qui fut toujours *Spiritualiste*, dans la grande et supérieure acception du mot, et qui dans les dernières années de sa vie surtout, évolua étonnamment. Depuis de longues années, attirée, comme Mme de Girardin, vers les mystères de l'au delà, avide de s'initier aux grandes vérités esotériques, elle puisa dans leur étude raisonnée et approfondie, une sérénité, une indulgence, une résignation qui l'aidèrent à supporter les pénibles épreuves de la fin de sa vie.

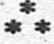
Car, celle qui fut si gâtée, si justement admirée, avait une situation des plus modestes pour avoir été aux jours de grands succès, très généreuse et dévouée envers les membres de sa nombreuse famille.

Soignée il y a peu d'années par le docteur Papus, qui avec un dévouement continu, vint la voir régulièrement pendant plusieurs semaines, elle lui semblait alors destinée encore à de longues années de vie ; mais il y a quelques mois, elle subit une très rude épreuve matérielle; elle la supporta sans un mot de reproche, sans une plainte contre ceux qui l'accablaient, mais non sans en être profondément affectée et ébranlée.

Souvent méconnue par des esprits inférieurs, qui ne pouvaient comprendre ses délicatesses et ses aspirations élevées, elle fut cependant jusqu'au dernier jour indulgente à toutes les ingratitudes et vilenies humaines.

Avec deux amies, fidèles et dévouées jusqu'à la fin, elle se réconfortait, dans les tristesses qui l'assaillaient, en causant de ces grandes vérités philosophiques et psychiques ignorées de tant d'Etres, qui en restent inconscients toute leur existence. Et en élevant vers l'Au-delà une âme dégagée des vulgaires préjugés, et de toutes les petitesses terrestres.

P. M. M.



M. Nicolas Hutter, directeur du Journal *La Science occulte*, de Bruxelles, vient d'avoir la douleur de perdre son épouse. La rédaction du *Voile d'Isis* lui adresse ses sincères et fraternelles condoléances.

Le Gérant : P. Chacornac.

Voilà donc un **Traité complet de Science Occulte** en 74 chapitres ; nous allons aborder maintenant les détails techniques avec les livres suivants.

Le **second livre** est spécialement consacré à la kabbale numérique et astrologique. Après avoir traité de la nature des nombres collectivement et individuellement, ainsi que de leurs rapports analogiques (chap. 1 à 21), l'auteur aborde l'astrologie proprement dite, après avoir parlé des correspondances de la musique avec l'astral (chap. 21 à 29). Le titre du chapitre 28 : *De l'observation des choses célestes nécessaires dans toute pratique de magie*, indique l'utilité de cet enseignement si négligé par les prétendus « mages » modernes. Les chapitres 30 à 54 entrent dans le détail des figures talismaniques et de leur caractère par rapport aux planètes, et le livre se termine par une étude sur l'âme humaine. Citons *in extenso* le titre du chapitre 60, le dernier du livre II :

Contenant que les imprécations des hommes impriment naturellement leurs forces sur les choses extérieures, et **qui** *enseigne comment l'esprit de l'homme parvient, par chaque degré de dépendance, au monde intelligible et devient semblable aux esprits et aux intelligences plus sublimes.*

Le **troisième livre** est presque exclusivement consacré à la pratique et à l'entraînement magiques.

Les préliminaires de l'entraînement comprennent 9 chapitres (1 à 9.(A partir du chapitre 10, nous abordons l'ésotérisme de la kabbale, l'étude des séphiroths et du monde divin. Cette étude s'étend du chapitre 10 au chapitre 34, où l'on dit quelques mots des intelligences intermédiaires entre le divin et la nature d'une part (ordre anismatique) et entre l'humain et la nature d'autre part, « des dieux sujets à la mort », ce que nous appelons les élémentals. Tout cela nous mène au chapitre 37. A partir de là, nous revenons à l'étude de l'âme humaine considérée comme susceptible de servir de base aux réalisations magiques. Notons le chapitre 62, consacré à l'obtention des pouvoirs psychiques (prophéties, fureur, extases, oracles), etc., etc. L'entraînement de la volonté est décrit du chapitre 54 à la fin, théoriquement et pratiquement (netteté, chasteté, jeûne, solitude, pénitence, adoration, sacrifice, consécration, etc., etc.).

Il nous reste à parler maintenant du **quatrième livre**, considéré généralement comme apocryphe et qui traite de la pratique dans tous ses détails. Ce livre fut d'un grand secours à Eliphas Lévi qui l'a presque entièrement reproduit dans son rituel. Il traite des correspondances magiques, de la préparation du local de l'expérience, de la consécration et en particulier du livret magique, des conjonctions et des évocations, etc., etc.

Notre édition comprendra, en outre, une série de traités très intéressants de pratique comme ceux de **Pierre d'Aban, d'Arbatel, des lettres sur la magie,** etc.

Voici l'analyse rapide de ce merveilleux travail qui restera comme un des monuments les plus solides qui aient été élevé à la gloire des traditions ésotériques au XVI[e] siècle.

Imprimerie André MAYEUR, 4, rue de la Verrerie, PARIS.